

MÉLANIE WENGER

INTERVIEW

FR Du 8 mai au 30 juin, Géopolis et les Halles-Saint Géry mettent à l'honneur le travail de dix femmes photojournalistes. Leurs travaux évoquent de nombreuses thématiques allant des conflits récents aux flux de réfugiés en passant également par de grands enjeux environnementaux.

Dans cette série d'entretiens, les femmes photographes reviennent sur leur travail, leur expérience de photojournaliste et de la place des femmes dans ce métier si singulier.

Dans la troisième interview de cette série, Mélanie Wenger évoque son documentaire « Ce qui reste des âmes sauvages » une histoire sur l'industrie de la chasse au Cameroun et au Zimbabwe et son effet sur la conservation des espèces. En réalisant ce documentaire, elle a essayé de capturer la complexité de ce sujet : « J'ai voulu montrer que la conservation du monde sauvage en Afrique n'était pas uniquement une problématique environnementale. Les premières victimes du braconnage sont les communautés locales... »



NL Van 8 mei tot 30 juni zetten Géopolis Brussel en de Sint-Gorikshallen het werk van tien vrouwelijke fotojournalisten in de kijker. Hun werk toont een ingrijpend beeld van recente conflicten, vluchtelingenstromen en de impact van milieuproblematiek. In een reeks van interviews vertellen de vrouwen over hun werk, hun ervaring als fotojournalist en de rol van vrouwen in de fotojournalistiek.

In het derde interview van deze serie vertelt fotografe Mélanie Wenger over haar reportage "Wat er nog over is van de wilde zielen" over de jachtindustrie in Kameroen en Zimbabwe en het uitsterven van de diersoorten. Met deze reportage probeert ze complexiteit van dit onderwerp in beeld te brengen: « Ik wilde laten zien dat natuurbehoud in Afrika niet alleen een milieukwestie is. De voornaamste slachtoffers van stroperij zijn lokale gemeenschappen... »

EN From 8 May to 30 June, Géopolis Brussels and the Halles-Saint Géry are highlighting the work of ten female photojournalists. Their work reveals an intriguing image of recent conflicts, refugee flows and the impact of climate change. In this series of interviews, they talk about their work, their experience as a photojournalist and the role of women in photojournalism.

In the third interview of this series, Mélanie Wenger talks about her documentary "What is left of the wild souls" about the hunting industry in Cameroun and Zimbabwe and its effect on the conservation of species. By making this documentary, she tries to show the complexity of this subject: « I wanted to show that nature conservation in Africa is not only an environmental issue. The main victims of poaching are the local communities... »

FR Pourquoi et quand avez-vous décidé de faire ce reportage sur ce sujet ?

J'ai commencé à travailler sur ce projet avec la journaliste Aurélie Moreau pour La Libre Belgique en 2014. Nous enquêtons sur le trafic d'ivoire résultant du braconnage au Cameroun, qui remplissait les poches de groupes terroristes tels que Boko haram. Au cours de ce voyage, nous avons suivi des équipes de rangers en mission d'anti-braconnage et rencontré des traqueurs d'éléphant Baka dans la forêt du Sud du Cameroun. J'ai très vite compris la complexité de ce sujet. Parler de braconnage c'est aussi parler de chasse, d'économie, d'environnement, de société et de conservation. J'ai voulu montrer que la conservation en Afrique n'était pas uniquement une problématique environnementale. Les premières victimes du braconnage sont les communautés locales, exploitées par des organisations criminelles tout comme les sociétés de safari de chasse. Donner une valeur à l'animal est aujourd'hui ce qui le sauve, la faune sauvage est devenue une marchandise. C'est pourquoi les sociétés de safaris sont les dernières à investir de l'argent dans l'anti-braconnage. L'argent de l'Etat, gangréné par la corruption, n'arrive jamais jusqu'aux rangers. Pour exprimer cette complexité, j'ai donc décidé de créer cette série en suivant les trois histoires entremêlées. Le chasseur, le braconnier et le ranger, évoluant dans le même milieu. Tout ce qui les différencie est l'argent, comme symbole de légalité. Il ne s'agit pas seulement de conservation ici, le problème majeur vient des organisations qui exploitent l'animal comme une marchandise, légalement ou non, et génèrent du profit. Tandis que les communautés locales ne perçoivent aucun bénéfice de l'exploitation de leur faune.

Quand êtes-vous parti et combien de temps êtes-vous resté sur le terrain ?

J'ai d'abord effectué un voyage au Cameroun en 2015 pendant trois semaines pour suivre les traqueurs Baka

et les anti-braconniers. Je me suis ensuite rendue à deux reprises en Zimbabwe en 2016 pendant deux mois. D'abord pour suivre une chasse à l'éléphant pour le magazine VSD. Mon dernier voyage au Zimbabwe fut une expédition dans la brousse du Dande pour suivre une équipe de cinq hommes anti-braconniers d'une milice privée, payés par une société de safaris de chasse. Un mois, en autonomie, dans la brousse, sous tente, sans eau ni électricité, à la recherche de braconniers d'éléphants qui chassent à l'arme de guerre.

A-t-il été facile d'avoir accès sur le terrain et d'entrer en contact avec la population ? Pensez-vous qu'il est plus difficile en tant que femme d'avoir accès à ce terrain ?

Sur le terrain, il m'a fallu plusieurs semaines pour obtenir l'autorisation du guide de chasse pour suivre la chasse à l'éléphant. C'était la partie la plus compliquée à organiser. Je me suis rendue au Zimbabwe exclusivement pour rencontrer cet homme, Buzz Charlton. A Harare, j'ai passé des jours à attendre, sans prendre de photos, j'ai réalisé d'autres commandes sur place, pour pouvoir occasionnellement rencontrer le guide de chasse et négocier. Avec le temps, j'ai gagné sa confiance. Puis, il a trouvé un client qui accepterait ma présence. Je suis donc revenue six mois plus tard, pour la chasse.

Pour ce qui est des anti-braconniers et des traqueurs, l'affaire a été plus facile. Nous suivions le WWF sur place qui fournit les rangers, j'avais négocié notre accès au préalable.

Je ne pense pas vraiment au fait que je suis une femme lorsque je travaille. Je préfère me considérer comme photographe et non pas comme une femme photographe. Les considérations de genre sont peut-être parfois apparentes, mais j'en fait abstraction afin de faire mon métier de la manière la plus efficace possible. Rien n'est impossible. Femme ou homme, cela ne fait pas une grande différence, face à l'adversité, nous sommes tous égaux.

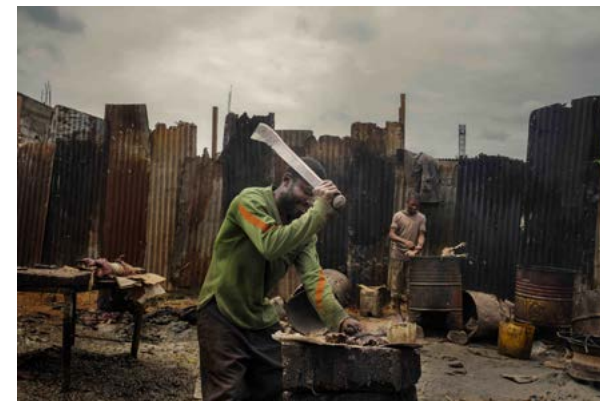
Quelles ont été les contraintes majeures lors de ce travail ?

La contrainte majeure pour réaliser ce travail a été d'évoluer en brousse en autonomie, ça a été un travail très physique dans un environnement inhospitalier. Je parle notamment des expéditions en forêt ou en brousse. Pour préparer la mission auprès des anti-braconniers en autonomie au Zimbabwe, il m'a fallu six mois d'entraînement physique, auprès d'un coach sportif, pour apprendre à marcher 30km par jour sous la chaleur de la brousse zimbabwéenne sans accès à l'eau potable. Il a aussi fallu rassembler le matériel nécessaire et léger pour être porté quotidiennement lors des patrouilles.

L'autre contrainte était l'accès à l'électricité. Travaillant en digital, j'ai dû m'équiper de matériel léger, petit, discret et de multiples batteries. Photographier peu pour économiser l'énergie. Boire peu pour économiser l'eau. Creuser les rivières asséchées, attendre que le sable se stabilise, pour enfin boire, après avoir utilisé un filtre. Aucun réseau téléphonique, pendant plusieurs jours. Mes systèmes habituels de sécurité ne pouvaient être utilisés. En totale immersion, pendant plusieurs semaines. Il s'agit d'un des reportages les plus physiques et difficiles que j'ai réalisés dans ma carrière.

Pensez-vous que le regard de l'autre est différent lorsqu'on est une femme photojournaliste ?

Je suppose que cela dépend de qui est l'« autre ». Je pense que le premier problème d'une femme photojournaliste est le regard qu'elle porte sur elle-même. L'éducation que nous avons reçue en tant que femme de notre génération est confuse et contradictoire. J'ai l'impression d'avoir appris qu'en tant que femme, je pouvais être la personne que je souhaitais, faire le métier que je souhaitais, ce qui est un gros progrès. Mais je me suis vite rendue compte que j'avais également été formatée à penser que mon travail était probablement moins pertinent, définitivement moins prioritaire par rapport à celui d'un homme. A ce stade, au regard des dix dernières années de ma carrière, je peux dire



que j'ai sans doute pris deux fois plus de temps pour arriver à réaliser certains objectifs, simplement parce que je ne pensais pas que j'y avais ma place.

Quand à l'« autre », il est aussi une force. Car le manque de considération s'est avéré être un moteur pour moi. Prouver que le genre n'a pas d'incidence. J'ai simplement sans doute dû apprendre à ne plus sourciller quotidiennement face au regard de l'autre, généralement dépréciatif, qui nécessairement sous-estime mon expérience, mes capacités et ma connaissance du métier. Apprendre également à ne plus être touchée par une remarque sexiste, une blague déplacée, passer par dessus, choisir ses batailles, pour ne pas s'épuiser, et remplir ses objectifs, éminemment plus importants au final.

NL *Wanneer en waarom heb je besloten om deze serie over dit onderwerp te maken?*

Ik ben aan deze serie begonnen in 2014 samen met journalist Aurélie Moreau voor 'La Libre Belgique'. We deden onderzoek naar illegale jacht en ivoorhandel in Kameroen, waarvan de opbrengst gebruikt werd om de zakken van Boko Haram mee te vullen. Tijdens deze reis volgden we teams van rangers op anti-stroperij missies en ontmoetten we Baka olifantentrackers in het bos van Zuid-Kameroen. Ik begreep al snel de complexiteit van dit onderwerp. Praten over stroperij is ook praten over jacht, economie, milieu, maatschappij en natuurbehoud. Ik wilde laten zien dat natuurbehoud in Afrika niet alleen een milieukwestie is. De voornaamste slachtoffers van stroperij zijn lokale gemeenschappen die worden uitgebuit door criminele organisaties en jachtsafari-bedrijven. Het geven van 'waarde' aan de dieren is wat hen vandaag de dag redt, het wild is een handelswaar geworden. Daarom zijn safaribedrijven de laatste die geld investeren in het tegengaan van stroperij. Vanwege corruptie bereikt het staatsgeld nooit de rangers. Om deze complexiteit tot uitdrukking te brengen, heb ik besloten om deze serie van drie persoonlijkheden en drie met elkaar verworven verhalen: die van de jager, de stroper en de ranger. Zij spelen zich af in dezelfde omgeving. Het enige dat hen van elkaar onderscheidt is geld. Het gaat hier niet alleen om het behoud van de natuur en de wildernis. Het grootste probleem wordt veroorzaakt door de organisaties die dieren als koopwaar exploiteren, legaal of niet, en daarmee winst genereren. De lokale gemeenschappen daarentegen ontvangen geen enkel voordeel van de exploitatie van hun dieren in het wild.

Wanneer ben je naar Kameroen gegaan en hoe lang ben je gebleven?

Eerst verbleef ik in 2015 drie weken in Kameroen om de Baka trackers en anti-poachers te volgen. Vervolgens ben ik in 2016 twee keer naar Zimbabwe gegaan voor twee maanden. Eerst om een olifantenjacht te volgen voor VSD magazine. Mijn laatste reis naar Zimbabwe was een

expeditie naar het Dande-bos om een team van vijf anti-stroppers van een privé-militie te volgen, betaald door een jachtsafari bedrijf. Een maand zelfstandig, in de bush, in tenten, zonder water of elektriciteit, op zoek naar stroppers die met oorlogswapens jagen.

Was het gemakkelijk om toegang te krijgen tot de regio en om in contact te komen met de bevolking? Denkt u dat het als vrouw moeilijker is om toegang te krijgen tot dit gebied?

In het veld duurde het enkele weken voordat ik toestemming kreeg van de jachtgids om de olifantenjacht te volgen. Dit was het meest lastigste gedeelte. Ik ben alleen naar Zimbabwe gegaan om deze man, Buzz Charlton, te ontmoeten. In Harare heb ik dagenlang gewacht, zonder foto's te kunnen maken, om af en toe de jachtgids te ontmoeten en te kunnen onderhandelen. Ik werkte ondertussen aan andere opdrachten. Na verloop van tijd heb ik zijn vertrouwen gewonnen. Toen vond hij een klant die mijn aanwezigheid zou accepteren. Dus kwam ik zes maanden later terug om te jagen. Wat betreft de anti-stroppers en trackers, dat verliep gemakkelijker. We volgden het WWF ter plaatse, die de rangers de opdracht gaven, ik had van tevoren onderhandeld om toegang te kunnen krijgen.

Ik denk er niet echt aan dat ik een vrouw ben als ik werk.



Ik beschouw mezelf liever als fotograaf dan als vrouwelijke fotograaf. Verschillen tussen de geslachten kunnen soms duidelijk zijn, maar ik negeer ze om mijn werk zo effectief mogelijk te doen. Niets is onmogelijk. Vrouw of man, het maakt geen groot verschil, in het geval van tegenspoed zijn we allemaal gelijk.

Wat waren de belangrijkste uitdagingen tijdens het maken van deze serie?

De grootste uitdaging was om zelfstandig te overleven en werken in de bush. Het werk was fysiek zwaar en ik werkte in een vijandige omgeving. Om zelfstandig de missie met de anti-stroppers in Zimbabwe voor te bereiden, heb ik zes maanden krachttraining gedaan, met een sportcoach, om 30 km per dag te kunnen lopen in de hitte van de Zimbabwaanse bush zonder toegang tot schoon water. Ook moest ik een lichte uitrusting verzamelen die ik dagelijks moest dragen tijdens de patrouilles.

Het andere obstakel was de toegang tot elektriciteit. Om digitaal te kunnen werken moest ik mijzelf uitrusten met lichte, kleine, discrete apparatuur en meerdere accu's. Ik maakte zo min mogelijk foto's om energie te besparen. Ik dronk zo min mogelijk om water te besparen. Ik moest rivieren graven en wachten tot het zand zich stabiliseerde, om vervolgens het water te kunnen filteren en drinken. Meerdere dagen achtereen had ik geen toegang tot het telefoonnetwerk. Mijn gebruikelijke beveiligingssysteem konden niet worden gebruikt. Ik werd helemaal ondergedompeld in de situatie. Fysiek gezien is dit een van de meest zware reportages die ik ooit gemaakt heb.

Denkt u dat anderen anders naar u kijken omdat u een vrouwelijke fotojournaliste bent?

Ik neem aan dat dat afhangt van wie de «anderen» zijn. Ik denk dat het eerste probleem van een vrouwelijke fotojournaliste is de manier is waarop ze naar zichzelf kijkt. Het beeld waarmee we als vrouwen van onze generatie zijn opgevoed is verwarrend en tegenstrijdig. Ik heb het gevoel dat ik heb geleerd dat ik als vrouw de persoon kan zijn die ik wil zijn, het werk kan doen dat ik wil doen, wat al een grote

stap voorwaarts is. Maar ik realiseerde me al snel dat ik ook geleerd had dat mijn werk waarschijnlijk minder relevant was, zeker minder belangrijk was dan dat van een man. Op dit moment, terugkijkend op de laatste tien jaar van mijn carrière, kan ik zeggen dat ik waarschijnlijk twee keer zo lang nodig had om bepaalde doelstellingen te bereiken, simpelweg omdat ik dacht dat ik daar niet thuishoorde.

De «anderen» kunnen je ook kracht geven. Want het gebrek aan aandacht is voor mij een drijvende kracht gebleken. Ik wilde bewijzen dat gender geen invloed heeft. Ik moest gewoon leren om niet elke dag te knippen als ik geconfronteerd werd met de blik van de «ander», die vaak mijn ervaring, mijn capaciteiten en mijn kennis van het vak onderschat. Ik leerde ook om niet langer geërgerd te zijn door een seksistische opmerking, een misplaatste grap. Ik leerde erover heen te stappen, mijn eigen strijd te kiezen, om mezelf niet uit te putten, en mijn doelen te bereiken, die uiteindelijk veel belangrijker zijn en dit alles overstijgen.



EN *When and why did you decide to make this series about this subject?*

I started working on the subject with the journalist Aurélie Moreau for La Libre Belgique in 2014. We were investigating the ivory trade resulting from poaching in Cameroon, which filled the pockets of terrorist groups such as Boko Haram. During this trip, we followed teams of rangers on anti-poaching missions and met Baka elephant trackers in the forest of southern Cameroon. I very quickly understood the complexity of this subject. To talk about poaching is also to talk about hunting, economics, the environment, society and conservation. I wanted to show that conservation in Africa is not only an environmental issue. The first victims of poaching are local communities, exploited by criminal organizations as well as hunting safari companies. Giving value to animals is today what saves them, wildlife has become a merchandise. Today, giving value to animals is what saves them, wildlife has become a merchandise. This is why safari companies are the last to invest money in anti-poaching. State money, plagued by corruption, never reaches the rangers. To express this complexity, I decided to create this series by following the three intertwined stories. The hunter, the poacher and the ranger, evolving in the same environment. All that differentiates them is money, as a symbol of legality. This is not just about conservation here, the major problem comes from organizations that exploit animals as a merchandise, legally or not, and generate profit. While local communities do not receive any benefit from the exploitation of their wildlife.

When did you go to Cameroon and for how long did you stay in the field?

First, I made a three-week trip to Cameroon in 2015 to follow the Baka trackers and anti-poachers. I then visited Zimbabwe twice in 2016 for two months. First to follow an elephant hunt for VSD magazine. My last trip to Zimbabwe was an expedition into the Dande bush to follow a team of five anti-poachers from a private militia, paid by a hunting safari company. One month, independently, in the bush, in

tents, without water or electricity, in search of elephant poachers who hunt with weapons of war.

Was it easy to access the field and get in touch with the population? Do you think it is more difficult as a woman to have access to this area?

In the field, it took me several weeks to get permission from the hunting guide to follow the elephant hunt. It was the most complicated part to organize. I went to Zimbabwe exclusively to meet this man, Buzz Charlton. In Harare, I spent days waiting, without taking pictures, I carried out other commissions on the spot, to be able to occasionally meet the hunting guide and negotiate. Over time, I gained his trust. Then he found a client who would accept my presence. So I came back six months later to hunt. As for anti-poachers and trackers, the case was easier. We followed the WWF on site who provided the rangers, I had negotiated our access in advance.

I don't really think about the fact that I am a woman when I work. I prefer to consider myself as a photographer and not as a woman photographer. Gender considerations may sometimes be apparent, but I ignore them in order to do my job as effectively as possible. Nothing is impossible. Woman or man, it doesn't make a big difference, in the face of adversity, we are all equal.

What were the major challenges in producing this report?

The major challenge to do this work was to evolve in the bush independently, it was a very physical work in a hostile environment. I am talking about expeditions in the forest or in the bush. To independently prepare the mission with the anti-poachers in Zimbabwe, it took me six months of physical training, with a sports coach, to learn to walk 30km a day in the heat of the Zimbabwean bush without access to clean water. I also had to gather the necessary and light equipment to be worn daily during patrols. The other obstacle was access to electricity. Working in digital, I had to equip myself with light, small, discreet equipment and multiple batteries. Take few pictures to

save energy. Drink a little to save water. Dig dry rivers, wait for the sand to stabilize, and finally drink, after using a filter. No telephone network, for several days. My usual security systems could not be used. In total immersion, for several weeks. This is one of the most physical and difficult reports I have done in my career.

Do you think that others look at you in a different way, because you are a female photojournalist?

I suppose that depends on who the "others" are. I think that the first problem of a woman photojournalist is the way she looks at herself. The education we have received as women of our generation is confusing and contradictory. I feel like I have learned that as a woman, I can be the person I want, do the job I want, which is a big step forward. But I quickly realized that I had also been formatted to think that my work was probably less relevant, definitely less of a priority than that of a man. At this point, given the last ten years of my career, I can say that I probably took twice as long to achieve certain objectives, simply because I didn't think I belonged there.

As for the «others», they are also a strength. Because the lack of consideration has proven to be a driving force for me. Prove that gender has no impact. I simply just had to learn not to blink daily when confronted with the look of the "other", generally depreciative, who necessarily underestimates my experience, my abilities and my knowledge of the profession. Also learn to no longer be bothered by a sexist remark, a misplaced joke, get over it, choose your battles, so as not to exhaust yourself, and fulfill your objectives, which are eminently more important in the end.